

Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, professeur

Sur la toile de fond constituée par les peurs quotidiennes, identifiées dans le cours de l'an passé, se détachaient, à intervalles plus ou moins rapprochés, dans l'Occident des XIV^e-XVIII^e siècles, des temps forts de panique collective, notamment lorsqu'une épidémie s'abattait sur une ville ou sur une région. Ces épisodes, regroupés ici sous un même regard, ont été étudiés dans les leçons de cette année à partir de documents convergents qui vont du *Décameron* aux relations de la peste de Marseille en 1720 en passant par les descriptions italiennes de 1630 utilisées par Manzoni dans *Les Fiancés* et le *Journal de la peste londonienne de 1665* rédigé par D. Defoe. Ont été aussi interrogés les ouvrages médicaux et l'iconographie.

Notre propos n'était pas, on le devine, de répéter le travail, clinique et quantitatif, du Dr Biraben mais d'établir une typologie des comportements collectifs en temps de peste. Et d'abord de préciser comment les gens d'autrefois se représentaient la peste. Elle était pour eux une « plaie » comparable à celles qui frappèrent l'Égypte; une nuée dévorante venue de l'étranger et se déplaçant de pays en pays, des côtes vers l'intérieur et de l'extrémité d'une ville à l'autre en semant la mort sur son passage. Elle est encore décrite comme l'un des cavaliers de l'Apocalypse, comme un nouveau « déluge », comme un « ennemi formidable » — c'est l'opinion de D. Defoe — et surtout comme un incendie fréquemment annoncé dans le ciel par le sillage de feu d'une comète. En Provence et en Autriche des gens virent « l'étincelle de la peste » traverser une ville et, sortant des cadavres, se précipiter sur les personnes jusque là en bonne santé. Le sentiment d'être confronté à un incendie était peut-être renforcé par la fréquente relation entre été et épidémie et par l'habitude d'allumer dans les carrefours des feux purificateurs, sortes de contre-feux. Surtout, on comparait la contagion à un embrasement. « L'intensité de l'épidémie, note Boccace dans le *Décameron*, s'accrut du fait que les malades, par leur commerce journalier, con-

taminaient les individus encore sains. Ainsi en est-il du feu, alimenté par les matières sèches ou grasses qui lui sont contiguës ». D. Defoe écrit : « La peste est comme un grand incendie qui, ... s'il éclate dans une ville très dense, accroît sa furie et la dévaste dans toute son étendue ». L'image de l'embrasement revient aussi sous la plume d'un médecin marseillais qui vécut l'épidémie de 1720 et parle de « l'étonnante promptitude avec laquelle la maladie passa tout d'un coup de maison en maison et de rue en rue, comme par une espèce d'incendie... Elle gagnait cette grande ville avec toute la rapidité d'un embrasement ».

Mais pour les hommes d'Eglise et pour les artistes travaillant grâce à leurs commandes la peste, c'était aussi et surtout une pluie de flèches s'abattant soudain sur les hommes de par la volonté d'un Dieu courroucé. Déjà, à la fin du XIII^e siècle, Jacques de Voragine avait mentionné dans la *Légende dorée* une vision de saint Dominique apercevant dans le ciel le Christ en colère qui brandissait trois lances contre l'humanité coupable d'orgueil, de cupidité et de luxure. Clergé et fidèles, regardant la Peste Noire et celles qui la suivirent au long des siècles comme des punitions divines, assimilèrent naturellement les attaques du mal aux coups mortels de flèches lancées d'en haut. L'iconographie s'empara de cette comparaison et la diffusa aux XV^e et XVI^e siècles en Italie comme au-delà des Alpes. Un dyptique de Martin Schaffner (vers 1514-1518) conservé à Nuremberg illustre bien cette représentation collective de la peste. A gauche, du haut d'un ciel orageux, les anges tirent des flèches sur l'humanité pécheresse qui se repent et supplie. A droite, le Christ, à la prière des saints anti-pestueux, arrête la punition avec la main. Les flèches détournées de leur trajectoire initiale s'écartent de la ville menacée et vont se perdre ailleurs. Parfois, l'aspect châtiment n'est pas directement exprimé, mais seulement le résultat du décret de punition. Sur un tableau allemand anonyme contemporain du précédent des personnages sont soudain frappés par des flèches, toutes venues d'en haut. Ils sont atteints à l'aine et l'aisselle (emplacements fréquents des bubons), mais aussi en d'autres parties du corps. Une femme transpercée chancelle, un enfant et un adulte sont déjà étendus, l'un mort, l'autre mourant. Un homme dans la force de l'âge n'échappera pas au dard qui s'approche de lui. Ce que le peintre a surtout voulu marquer ici c'est la soudaineté de l'attaque du mal et le fait que, riche ou pauvre, jeune ou vieux, personne ne pouvait se flatter d'y échapper — deux aspects des épidémies qui impressionnèrent vivement tous ceux qui vécurent en période de peste.



Quand apparaissait le danger de la contagion, on essayait d'abord de ne pas le voir. La plupart des chroniques relatives aux pestes font ressortir la négligence des autorités à prendre les mesures préventives qu'imposait l'im-

minence du péril. En Italie, en 1348, alors que l'épidémie se répandait à partir des ports — Gênes, Venise et Pise — Florence fut la seule ville de l'intérieur qui tenta de se protéger contre l'assaillant qui approchait. Les mêmes inerties se répètent à Châlons-sur-Marne en juin 1467 où, malgré le conseil du gouverneur de Champagne, on refuse d'interrompre écoles et sermons, à Burgos et à Valladolid en 1599, à Milan en 1630, à Naples en 1656, à Marseille en 1720, cette énumération n'étant pas exhaustive. Certes, on trouve à une telle attitude des justifications raisonnables : on voulait ne pas affoler la population et surtout ne pas interrompre les relations économiques avec l'extérieur. Car la quarantaine pour une ville signifiait difficultés de ravitaillement, effondrement des affaires, chômage, désordres probables dans la rue, etc. Mais plus profondes que ces raisons avouées ou avouables existaient certainement des motivations moins conscientes : la peur légitime de la peste conduisait à retarder le plus longtemps possible le moment où on la regarderait en face. Médecins et autorités cherchaient donc à se tromper eux-mêmes. Rassurant les populations, ils se rassuraient à leur tour.

On constate donc une sorte d'unanimité dans le refus d'un mot regardé comme tabou. On évitait de le prononcer. Ou si on le faisait au début d'une épidémie, c'était dans une locution négative et rassurante telle que « ce n'est pas la peste à proprement parler ». Nommer le mal, c'eût été l'attirer et abattre l'ultime rempart qui le tenait en respect. Arrivait toutefois un moment où l'on ne pouvait plus éviter d'appeler la contagion par son horrible nom. Alors la panique déferlait sur la ville.

La solution raisonnable était de fuir. On savait la médecine impuissante et qu'« une paire de bottes » constituait le plus sûr des remèdes. L'exemple donné par les riches à cet égard était immédiatement suivi par toute une partie de la population. Les riches n'étaient donc pas seuls à sortir d'une ville menacée par la contagion. Des pauvres aussi s'enfuyaient : ce qui est attesté à Santander en 1597, à Lisbonne en 1598, à Ségovie l'année suivante (« les gens se réfugient dans les bois »), à Londres au cours des épidémies du XVII^e siècle, etc.

Voici maintenant la cité assiégée par la maladie, mise en quarantaine, au besoin ceinturée par la troupe, confrontée à l'angoisse quotidienne et contrainte à un style d'existence en rupture avec celui auquel elle était habituée. Les cadres familiaux sont abolis. L'insécurité ne naît pas seulement de la présence de la maladie, mais aussi d'une destruction des éléments qui construisaient l'environnement quotidien. Tout est autre. Et d'abord, la ville est anormalement déserte et silencieuse. Beaucoup de maisons sont désormais inhabitées. Mais, en outre, on s'est hâté de chasser les mendiants : associaux inquiétants, ne sont-ils pas des semeurs de peste ? Et puis, ils sont sales et répandent des odeurs polluantes. Enfin, ils sont des bouches de trop à nourrir. Par précaution aussi, on tue en masse les animaux : pourceaux,

chiens et chats. On aurait détruit, à Londres en 1665, 40 000 chiens et cinq fois plus de chats. Toutes les chroniques de la peste insistent aussi sur l'arrêt du commerce et de l'artisanat, la fermeture des magasins, voire des églises, l'arrêt de tout divertissement, le vide des rues et des places, le silence des clochers.

Coupés du reste du monde, les habitants s'écartent les uns des autres à l'intérieur même de la ville maudite, craignant de se contaminer mutuellement. On évite d'ouvrir les fenêtres de sa maison et de descendre dans la rue. On s'efforce de tenir, enfermé chez soi, avec les réserves qu'on a pu accumuler. S'il faut tout de même sortir afin d'acheter l'indispensable ; des précautions s'imposent. Clients et vendeurs d'articles de première nécessité ne se saluent qu'à distance et placent entre eux l'espace d'un large comptoir. A Milan en 1630 certains ne s'aventurent dans la rue qu'armés d'un pistolet grâce auquel ils tiendront en respect toute personne susceptible d'être contagieuse. Les séquestrations forcées s'ajoutent à l'enfermement volontaire pour renforcer le vide et le silence de la ville. Car beaucoup sont bloqués dans leur maison déclarée suspecte et désormais surveillée par un gardien, voire enclouée ou cadenassée. Ainsi, dans la cité assiégée par la peste, la présence des autres n'est plus un réconfort. L'agitation familière de la rue, les bruits quotidiens qui rythmaient les travaux et les jours, la rencontre du voisin sur le pas de la porte : tout cela a disparu. D. Defoe constate avec stupeur ce « manque de communication entre les hommes » qui caractérise le temps de la peste.

Autrui est dangereux surtout si la flèche de la peste l'a déjà atteint : alors ou bien on l'enferme en sa maison, ou bien on l'évacue en hâte vers quelque lazaret situé hors les murs. Quelle différence avec le traitement réservé en temps ordinaire aux malades que parents, médecins et prêtres entourent de leurs soins diligents ! En période d'épidémie au contraire, les proches s'écartent, les médecins ne touchent pas les contagieux, ou le moins possible ou avec une baguette ; les chirurgiens n'opèrent qu'avec des gants ; les infirmiers déposent à longueur de bras du malade nourriture, médicaments et pansements. Tous ceux qui approchent les pestiférés s'aspergent de vinaigre, parfument leurs vêtements, au besoin portent des masques ; près d'eux, ils évitent d'avaler leur salive ou de respirer par la bouche. Les prêtres donnent de loin l'absolution et distribuent la communion au moyen d'une spatule d'argent fixée à une baguette qui peut dépasser 1 mètre. Ainsi les rapports humains sont totalement bouleversés : c'est au moment où le besoin des autres se fait le plus impérieux — et où, d'habitude, ils vous prenaient en charge — que maintenant ils vous abandonnent. Le temps de peste est celui de la solitude forcée.

D'ordinaire, la maladie a ses rites qui unissent le patient à son entourage ; et la mort, plus encore, obéit à une liturgie où se succèdent toilette funèbre,

veillée autour du défunt, mise en bière et enterrement. Les larmes, les paroles à voix basse, le rappel des souvenirs, la mise en état de la chambre mortuaire, les prières, le cortège final, la présence des parents et des amis : autant d'éléments constitutifs d'un rite de passage qui doit se dérouler dans l'ordre et la décence. En période de peste, comme à la guerre, la fin des hommes se déroulait au contraire dans des conditions insoutenables d'horreur, d'anarchie et d'abandon des coutumes les plus profondément enracinées dans l'inconscient collectif. C'était d'abord l'abolition de la mort personnalisée. Au plus fort des épidémies, c'est par centaines, voire par milliers que les pestiférés succombaient chaque jour à Naples, à Londres ou à Marseille. Les hôpitaux et les baraquements de fortune aménagés en hâte étaient remplis d'agonisants. Comment s'occuper de chacun d'eux ? En outre, beaucoup ne parvenaient pas jusqu'aux lazarets et mouraient en chemin. Toutes les relations d'épidémies d'autrefois mentionnent les cadavres dans les rues, même à Londres où pourtant les autorités, en 1665, semblent avoir moins mal qu'ailleurs dominé les multiples problèmes nés de la contagion. Le *Journal* de D. Defoe précise : « On pouvait à peine passer par une rue sans y voir quelques cadavres par terre ». Dès lors, plus question de pompes funèbres pour les riches ou d'une cérémonie, même modeste, pour les pauvres. Plus de glas, plus de cierges autour d'un cercueil, plus de chants et, souvent, plus de tombeau individuel. Compte tenu de la croyance aux effluves maléfiques, l'important est d'évacuer les cadavres au plus vite. On les dépose à la hâte hors des maisons, voire on les descend par les fenêtres à l'aide de cordes. Les « corbeaux » les agrippent grâce à des crochets fixés au bout de longs manches et les entassent n'importe comment dans les affreux tombereaux qu'évoquent toutes les chroniques relatives aux contagions. Quand ces lugubres carrioles apparaissent dans une ville précédées de porteurs de clochettes, c'est le signe que l'épidémie a franchi tous les barrages. Il n'y a pas à chercher bien loin où Brueghel a puisé l'idée de la charrette pleine de squelettes qui figure dans son *Triomphe de la mort* du Prado. Durant une vie d'homme il n'était pas rare d'avoir vécu au moins une peste et assisté au stupéfiant va-et-vient des tombereaux entre les maisons et les fosses communes. Ainsi, rien, durant les pestes, ne distinguait plus la fin des hommes de celle des bêtes. Déjà Thucydide, décrivant l'épidémie de 1430-1429, avait noté : « (les Athéniens) mouraient comme des troupeaux » (II, 51). De même, abandonnés dans leur agonie, les contagieux de n'importe quelle ville d'Europe entre XIV^e et XVIII^e siècles, une fois trépassés, étaient accumulés pêle-mêle, comme des chiens ou des moutons, dans des fosses aussitôt recouvertes de chaux vive. C'est une tragédie pour les vivants que l'abandon des rites apaisants qui accompagnent en temps normal le départ de ce monde. Lorsque la mort est à ce point démasquée, « indécente », désacralisée, à ce point collective, anonyme et repoussante, une population entière risque le désespoir ou la folie, étant soudain privée des liturgies séculaires qui jusque

là lui conféraient dans les épreuves dignité, sécurité et identité. D'où la joie des Marseillais quand, à la fin de l'épidémie de 1720, ils virent à nouveau des corbillards dans les rues. C'était le signe certain que la contagion évacuait la ville et qu'on retrouvait les habitudes et les cérémonies sécurisantes des temps ordinaires.

Arrêt des activités familiales, silence de la ville, solitude dans la maladie, anonymat dans la mort, abolition des rites collectifs de joie et de tristesse : toutes ces ruptures brutales avec les usages quotidiens s'accompagnaient d'une impossibilité radicale à concevoir des projets d'avenir, « l'initiative » appartenant désormais entièrement à la peste.



Parce que, dans une cité attaquée par l'épidémie, on pouvait craindre n'importe qui et n'importe quoi, parce que le mal demeurait mystérieux sans céder devant la médecine et les mesures de prophylaxie, toute parade semblait bonne. Le temps de « pestilence » voyait donc se multiplier les charlatans et les vendeurs d'amulettes, de talismans et de philtres-miracles. Ainsi à Londres en 1665. Mais, rapporte D. Defoe, beaucoup de médecins et de charlatans moururent. Alors, à qui se vouer ? Restait la médecine de la religion. De façon constante l'Eglise, se référant aux épisodes de l'Ancien Testament et notamment à l'histoire de Ninive, présentait les calamités comme des punitions voulues par le Très-Haut courroucé. Cette doctrine fut longtemps acceptée à la fois par la partie éclairée de l'opinion et par la masse des gens. Les témoignages sont innombrables qui ont exprimé à travers les âges ce discours religieux sur le malheur collectif. Luther, A. Paré, St Charles Borromée, D. Defoe, Mgr de Belsunce, pour ne retenir ici que quelques noms significatifs, sont unanimes dans leur diagnostic. Une peste est « un décret de Dieu, un châtement envoyé par lui » (Luther). Elle est « un des fléaux de l'ire de Dieu, (et) nous ne pouvons sinon tomber en toute extrémité de maux, quand l'énormité de nos péchés a provoqué sa bonté à retirer sa main favorable de nous et nous envoyer une telle plaie » (A. Paré). Elle est « le jugement de Dieu », la « punition », écrit D. Defoe qui rappelle le texte de Jérémie V, 9 : « Est-ce que je ne visiterai pas ceux-ci, dit le Seigneur, et d'une pareille nation mon âme ne se vengera-t-elle pas ? »

Deux conséquences découlent de cette doctrine. La première est qu'il faut accepter docilement cette punition et ne pas avoir peur de mourir de la peste. Si l'on détient des responsabilités, fuir est un péché et rester un acte méritoire. « Nous devons supporter avec patience (le décret divin), écrit Luther, sans craindre d'exposer notre vie pour le service du prochain ». A. Paré donna le même conseil : « S'il lui plaît (à Dieu)... nous battre de ces verges-là, ou de quelques autres selon son conseil éternel, faut l'endurer

patiemment, sachant que c'est tout pour notre profit et amendement ». En pays musulman le discours religieux sur les épidémies était fondamentalement identique, insistant toutefois davantage encore sur les mérites de celui qui meurt de la contagion. Mahomet déclare en effet que, si la peste est un fléau dont Dieu frappe qui il lui plaît, tout fidèle qui ne s'enfuit pas ne sera atteint que si Dieu l'a prévu et alors il sera un « martyr » à l'égal de celui qui meurt à la guerre sainte.

La deuxième conséquence est qu'il faut s'amender et faire pénitence. Nous abordons ici, par le biais de la peste, ce grand phénomène de la culpabilisation des masses européennes sur lequel nous reviendrons dans un cours ultérieur. Médecins des corps et des âmes insistèrent à l'envi sur le seul vrai remède contre la contagion. Voici la potion prescrite par un prédicant anglican en 1613 : « Premièrement jeûne et prie ; puis, prends un quart de repentance de Ninive, mélanges-y deux pleines poignées de foi dans le sang de Christ avec toute l'espérance et la charité dont tu es capable et verse le tout dans le récipient d'une conscience purifiée. Ensuite, fais bouillir au feu de l'amour tant que la noire écume des passions mondaines pue dans ton estomac — ce que tu jugeras par les yeux de la foi... »

Catholiques et Protestants parlaient donc le même langage au sujet de la peste et conseillaient sous des formes diverses la même thérapeutique de repentir, à laquelle une bonne partie des populations atteintes par l'épidémie s'efforçait de recourir. D. Defoe note « rien n'était plus étrange de voir avec quel courage le peuple se rendait au service public de Dieu, dans le temps même où les gens craignaient de sortir de chez eux pour toute autre raison ». Il dit encore que les Londoniens faisaient preuve d'un « zèle extraordinaire dans les exercices religieux » et que les fidèles venaient à toute heure dans les églises, que le ministre y officiât ou non. A Marseille en 1720, les prêtres demeurés en la ville étaient « assiégés » par les fidèles. Ce n'était plus, témoigne un Trinitaire, « que des confessions mêlées de gémissements et de larmes amères ».

Cependant les démarches individuelles ne suffisaient pas. Une ville entière étant réputée coupable, on sentait le besoin d'implorations collectives et de pénitences publiques dont l'unanimité et l'aspect, si j'ose dire, quantitatif, pourraient peut-être impressionner le Très-Haut. Une estampe anglaise du XVII^e siècle montre la foule assemblée, en temps d'épidémie, devant la cathédrale Saint-Paul pour écouter un sermon. La légende porte : « Seigneur, aie pitié de nous. Pleurs, jeûne et prières ». En 1625, le Parlement décida un jeûne solennel pour le 2 juillet. Ce jour-là le roi, les lords et les juges entendirent deux sermons à Westminster. Un comte, un évêque et un baron prenaient le nom des absents. Les membres des Communes, pour leur part, entendirent trois sermons à St Margaret's. Le premier dura trois heures, chacun des deux autres deux heures. Le même jour, on donna deux ser-

mons dans chaque paroisse de Londres. Cette imploration du 2 juillet s'étant avérée insuffisante, on recommença le 20 et tous les mercredis suivants jusqu'à la fin de la calamité, tout commerce étant alors interdit comme aux jours de fête.

En pays catholique les autorités religieuses et civiles se devaient pareillement, en période de contagion, d'organiser des manifestations publiques suivant le style propre à la confession romaine. D'où les vœux prononcés par une ville entière — l'église de la *Salute* à Venise est la conséquence de l'un d'entre eux —, des gestes solennels de consécration, tel celui de Belsunce vouant Marseille au Sacré-Cœur le 1^{er} novembre 1720, des pèlerinages aux sanctuaires des saints protecteurs, et enfin de grandioses processions. Celles-ci pouvaient se situer à différents moments par rapport à l'épidémie : avant, de façon à écarter le fléau qui rôdait à proximité ; après, comme action de grâce ou encore, ainsi à Marseille en 1720, quand l'épidémie commençait déjà à décliner, dernier effort de prière avant l'arrivée au port ; enfin quand la calamité battait son plein. Dans ce dernier cas la procession était réclamée avec instance par la population à la hiérarchie réticente : ce qu'on peut vérifier à Milan en 1630. Le cardinal-archevêque Federigo Borromée craignait en effet les risques de contagion qui pouvaient naître d'un grand rassemblement, les débordements superstitieux de la foule et enfin l'occasion que cette liturgie de masse pouvait fournir à l'action des empoisonneurs. Mais il dut céder à la demande de la municipalité et au vœu du public. Le 11 juin, la châsse de son oncle, saint Charles, fut sortie dans les rues de Milan.

De telles processions frappent par plusieurs aspects. D'abord elles constituent un exorcisme. Ce n'est pas un hasard si celle qui nous retient en ce moment dans la capitale lombarde passe « par tous les quartiers de la ville » et s'arrête à chaque carrefour. Il s'agit de faire bénéficier tous les recoins de la cité des effluves protectrices qui émanent du corps du saint, lui qui, cinquante ans plus tôt, s'était dépensé sans compter dans la ville pestiférée. Non loin de Milan, à Busto Arsizio, une procession, cette fois en l'honneur de la Vierge, a lieu également au plus fort de la contagion et le chroniqueur nous dit que « par tours et détours » elle ceintura « très minutieusement » la localité se rendant aussi hors les murs, là où se trouvaient « les cabanes » des contagieux. Ainsi le rite n'a de sens que s'il pourchasse le mal dans la totalité du lieu habité. Ce rôle conjuratoire ressort encore mieux à l'aide de rapprochements. A Marseille, le 16 novembre 1720, l'évêque lance du haut du clocher des Accoules, vers les quatre points cardinaux, les exorcismes liturgiques contre la peste. A Séville, en 1801, lors d'une épidémie de fièvre jaune, on montre à la foule du haut de la Giralda, un fragment de la vraie croix qui avait déjà arrêté la peste de 1649.

Remède pour toute la ville, la procession est une supplique de toute la ville. Ne sont spectateurs forcés que ceux qui, bloqués chez eux, regardent

par leurs fenêtres fermées. Tous les autres — clercs et laïcs, magistrats et simples citoyens, religieux et confrères de tous habits et de toutes bannières, masse anonyme des habitants — participent à la liturgie, prient, supplient, chantent, se repentent et gémissent. Parce qu'il faut parcourir toutes les rues, et parce que la foule est innombrable, la procession dure très longtemps. Mais, indépendamment même de ces raisons concrètes, il faut qu'une cérémonie religieuse soit longue. Songeons aux *autos de fe* espagnols qui duraient toute une journée et rappelons-nous ce qu'étaient les jours de jeûne anglais en temps de peste avec le régime du sermon ininterrompu. Une supplication en un tel péril n'a de chance d'être écoutée du ciel que si elle se prolonge suffisamment pour forcer l'attention et la compassion du Juge courroucé. Et pour qu'il voie et entende mieux le lamentable cortège des humains, il faut le maximum de cierges et de lumières, les plaintes des flagellants et une sorte de prière *non-stop*. Dans sa chronique de l'épidémie de 1630, le chanoine de Busto Arsizio, lorsqu'il relate la grande procession à la Vierge, insiste sur le fait qu'on chanta « continuellement » les litanies de Marie et que, du début à la fin du rite, les cloches des églises sonnèrent de façon ininterrompue. Nous voilà au cœur d'une religion quantitative dont nous découvrons ici, dans des situations-limites, les motivations les plus profondes.

Mais les processions et les jeûnes en plein cœur du drame ne pouvaient pas tout. Si l'épidémie continuait aussi virulente, les gens s'installaient désormais dans une sorte de torpeur, ne prenaient plus de précautions, négligeaient leur tenue : c'était l'incurie de l'abattement. D'une façon significative D. Defoe, après avoir marqué « avec quel courage le peuple se rendait au service public de Dieu » ajoute aussitôt après : « Je parle des temps antérieurs au moment du désespoir ». Et puis, l'épidémie déclinait brusquement, redémarrait à nouveau, enfin s'apaisait. Alors éclataient les *Te Deum*, surgissait la joie bruyante et se manifestait, avant même que ce ne soit raisonnable, la frénésie des mariages que tous les chroniqueurs de la peste ont notée les uns après les autres.

On avait oublié la peur ; mais pour combien de temps ?

PUBLICATIONS

— *Rome au XVI^e siècle* (Hachette, Paris, 1975, 248 p.).

— *La Riforma. Origini e affermazione* [Turin (Mursia), 1976, 354 p. : trad. en italien de *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, 1^{re} éd., 1965].

— *Il Cattolicesimo dal XVI al XVIII secolo* [Turin (Mursia), 1976, 307 p. : trad. en italien du *Catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, 1^{re} éd., 1971].

— Ma *Leçon inaugurale* de 1975 a été reproduite dans *Archives des Sciences Sociales des Religions*, n° 40, 1975 et dans *Ricerche di Storia Sociale e Religiosa*, n° 7-8, 1975.

MISSIONS A L'ÉTRANGER

— Avril 1976 : Exposés et conférences à l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences de Varsovie et à l'Université de cette ville ainsi que dans les Universités de Lublin, Cracovie et Gdansk.

— Août-octobre 1976 : Exposés et conférences dans les principales Universités du Brésil et cours de deux mois à l'Université de São Paulo.